

Le Galepin

- BLEU -

n°38 - 1^{er} février 2021



Façon dico...

n°38 - Façon dico...

Sommaire

ISABEL ASUNSOLO	
LIEUX-DITS D'ISABEL	3
MICHEL LE DROGO	
EN ROUTE VERS LE TROISIÈME MILLÉNAIRE!	5
JACQUELINE PAUT	
LES AMOURS DE VICTOR HUGO	10
SYLVIE VAN PRAËT	
LE BIEN-ÊTRE	16
RÉGINE PAQUET	
UNE NUIT	21
RAPHAËL CABALE	
FRANCE, PATRIE DES DROITS DE L'HOMO AUTOCINETUM	24
RÉMI LEHALLIER	
UN CORPS QUI BAT NON LOIN DES BOMBES	31
CHRISTELLE MATHIEU	
LA CHAMBRE DE BETTY	33

LIEUX-DITS D'ISABEL



BAYEUX. Quand mon père dit Bayeux, il est fiancé de ma mère, qui est normande. Ma grand-mère paternelle, Espagnole veuve et fière, n'est pas très heureuse de ces fiançailles, tant les Françaises avaient mauvaise réputation à l'époque. Un jour, mon père est allé en France rencontrer ses futurs beaux-parents. Ma mère a dû lui montrer la tapisserie de Bayeux qu'elle reproduira des années plus tard et qui trône encore au-dessus de la table de la cuisine. Mon père essaie de prononcer le mot Bayeux et il ferme la bouche à la française, en cul de poule, avec une douceur comique. Il a un mal fou parce que le "eu" français n'existe pas en espagnol... En espagnol, on dit "é". Alors c'est toute une affaire, ce "eux". Bref, quand il prononce ce nom de lieu, je sais que mon père est amoureux.



CAEN, la ville de mes grands-parents normands, qui rime avec débarquement. Mon père vient de débarquer d'Espagne. Il est très jeune et il ne parle pas un mot de français. Il y a chez mes grands-parents des choses insolites qu'il découvre, par exemple un passe-plats, ou le rire gras de mon grand-père, ou le petit couteau à beurre, ou encore le camembert, un par jour. Mais un Espagnol ne peut pas prononcer le "en" de Caen, pas plus que "eux" dans Bayeux. Un Espagnol a un mal fou à prononcer "on" ou "an"... alors faites-lui faire un "en"! ... À la rigueur, *canne* ou *con*, mais pas *Caen*. Cette énigmatique syllabe est tout aussi difficile à prononcer que son homophone "quand". Mais qu'un Espagnol lise *CA-EN* (*ca-ènne*) en deux syllabes et c'est la cata : ça veut dire "ils ou elles tombent"!



DÉLIVRANDE (La) est un village entre Caen et la mer. Or ce nom de lieu, des années plus tard, était surtout prononcé par mon père avec une sorte de jouissance joueuse, en insistant sur le "ande" (presque "andé"), dans cette langue qu'il avait apprise tout seul, en écoutant ma mère l'enseigner à ses élèves. Pour moi, ce nom sonnait à délivrance ; était-ce pour ça que mon père l'aimait, pour cette quasi homophonie dont il ne se doutait guère ? Le village en question n'avait rien de spécial, il se trouvait juste sur une sorte de chemin bis pour rejoindre la mer... Mes jeunes parents, un an avant ma

naissance, avaient pris l'habitude de passer par là et ils en parlaient avec tendresse, surtout lui. J'imagine une pietà, des murets gris, un ciel bas. Cet hiver-là, paraît-il, la mer a gelé en Normandie. Ma mère raconte que les vagues faisaient un tout petit bruit quand elles se rejoignaient.

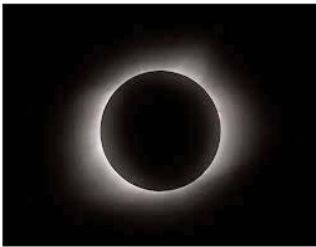


EN ROUTE VERS LE TROISIÈME MILLÉNAIRE !



*en hommage à Georges Pernoud
qui fit aimer la mer aux Français,
parfois au-delà de toute raison.*

ABSTRUS. adj. (lat. *abstrusus*, caché. *Littéraire.* Difficile à comprendre, obscur, abscons. ♦ *Mais qu'est-ce qui se passe ce dimanche 19 juillet hors période de grands départs ou de festivités nationales pour que l'autoroute de Normandie soit saturée d'automobiles roulant au pas depuis Rouen? Le piège s'est refermé quelques kilomètres après la bretelle venant d'Oissel, à la hauteur du château de Robert le Diable, quand les premières voitures ont ralenti et fini par rouler au pas, alors que le flot a continué d'enfler derrière. Aucun accident n'est pourtant signalé sur les panneaux lumineux... La première aire d'autoroute, à droite, semble avoir déjà été prise d'assaut, c'est totalement abstrus.*



ANNULAIRE. Se dit d'une éclipse totale de Soleil lorsque le diamètre apparent de la Lune ne couvre pas complètement le disque de notre étoile et laisse visible un anneau lumineux. ♦ *La dernière éclipse totale du siècle avait été annoncée au-dessus de zones densément peuplées en Europe et Asie, mais pas avant la mi-août 1999. Ce serait probablement l'annulaire observée par le plus grand nombre d'individus, mais personne n'aurait l'idée de se précipiter sur l'autoroute plusieurs semaines à l'avance pour assister à l'événement au grand air. Réserver un point de vue privilégié? Quand même pas. Ou alors une catastrophe nucléaire au sud-est de Paris s'est produite dans la nuit...*

ÉTÉ. n.m. (lat. *aestas*, *-atis*) Saison qui suit le printemps et précède l'automne (du solstice de juin [21 ou 22] à l'équinoxe de septembre [22 ou 23], dans l'hémisphère Nord).



Période de chaleur correspondant, dans les climats tempérés, à la saison de l'été. ♦ *Eh oui, c'est bien de ça dont il s'est agi: se précipiter vers le point de vue privilégié! Et nous voilà tous bloqués sur quatre files dans nos compartiments capitonnés, transpirant ou suffoquant dans la chaleur de ce long et magnifique jour d'été, encore proche du dernier solstice, au milieu des gaz d'échappement. Un cousin parti à l'avance ce matin nous téléphone d'une aire prochaine, depuis la file d'attente de quinze minutes à l'entrée des toilettes-hommes: "J'espère que vous avez emporté de l'eau dans vos bagages! Hier soir, les Parisiens qui ont suivi à la télé le magazine de la mer ont cru qu'il pourraient suivre le parcours des vieux gréements de Rouen au Havre en allant s'installer ce dimanche au dernier moment sur le promontoire de leur boucle de Seine favorite! Je ne sais pas si nous atteindrons Caen avant ce soir; si ça continue longtemps comme ça, j'essaie de réserver des chambres d'hôtel du côté de Vire..."* À l'intérieur de l'épaisse berline compacte suédoise sans climatisation, mes passagers – par bonheur tous adultes – éliminent avec anxiété le litre et demi d'eau minérale qu'ils se sont déjà partagé et qui commence à former de la buée sur les vitres surchauffées.



GRÉEMENTS. n.m. (de *gréer*) Ensemble des mâts, des vergues, des voiles et des manœuvres nécessaires à la propulsion d'un navire à voiles. *Par métonymie: l'ensemble d'un navire à voiles.* ♦ *De nombreux rassemblements et courses de vieux gréements ont lieu dans le monde. À Rouen, la troisième édition de 1999 a porté le nom d'Armada du siècle. La manifestation a célébré la fin du deuxième millé-*

naire. Elle s'est déroulée du 9 juillet au 18 juillet 1999 sous le parrainage d'Olivier de Kersauson. Le 11^{ème} jour, selon la tradition, les navires ont quitté Rouen pour Le Havre, en descendant la Seine. Ce rendez-vous a été qualifié par son président, Patrick Herr, de plus grand rassemblement maritime international de cette fin de millénaire, avec près de 2.000.000 de visiteurs.

Deux millions de visiteurs, avec en plus tous les spectateurs des rives de Seine et tous ceux qu'on n'a pas pu comptabiliser parce qu'ils n'ont pas pu atteindre le bord du fleuve – faute d'être arrivés un jour à l'avance – et sont repartis bredouilles, c'est vous dire si on avait le sentiment d'être serrés de conserve sur l'autoroute dans nos boîtes autoimmobiles! On était partis pour des vacances à la mer et on se retrouvait ensevelis dans un exode subtropical moite à la destination incertaine. Ah bien sûr, de l'extérieur, ça paraît risible, mais quand on l'a vécu, on a mesuré d'un coup l'ampleur d'un mouvement de masse tellurique et porteur de panique, à la portée, désormais, d'un média télévisuel qui annonce un événement pittoresque! Pourtant rien à voir avec l'adaptation du roman de H. G. Wells, "La Guerre des mondes", entrecoupée de faux bulletins de nouvelles et lue à la radio par Orson Welles le soir du 30 octobre 1938, veille

d'Halloween, pour raconter l'invasion de la Terre par des Martiens, provoquant engorgement du réseau téléphonique et congestion sur certaines routes... La légende d'une panique généralisée chez des millions de Nord-Américains! Mais ici, il a suffi d'un reportage attrayant sur notre passé maritime et notre patrimoine touristique pour lancer à l'aventure, sur la route, un public de citadins très divers, en partie familial, ébloui par l'annonce d'une météo favorable et l'apparente fluidité du trafic routier loin des grands chassés-croisés du 14 juillet et de l'étape du Tour de France circonscrite entre Jonzac et Poitiers.

On avance trente secondes au pas avant de s'immobiliser huit minutes, englués dans un flot immense, inexorable, une sorte de tsunami mécanique se déversant lentement vers la Seine comme les foules de pèlerins hindous vers le Gange. Une sorte de Woodstock culturellement très raisonnable mais complètement irrationnel: la riche idée de sortie s'est métamorphosée en traquenard, l'Armada disposant déjà d'une très vaste audience avant que la télévision ne s'intéresse à elle. Ça n'avait donc rien de drôle, même si, plus tard, on a rencontré dans le routier de Vire où on a pu finalement se restaurer en fin d'après-midi, un père de famille qui essayait de rassurer sa petite fille encore éberluée: "Ah bon, papa, c'était un ketch, comme à la télé?"



KETCH. n.m. Voilier à deux mâts, dont le grand mât est situé à l'avant et le plus petit, appelé mât d'artimon, est sur l'arrière du voilier mais en avant de la mèche de safran. ♦ *Non, la voile n'avait plus rien de commun avec le comique! Imaginez seulement cette impression de suivre grégairement son propre enterrement dans un hammam mouvant! Pour les parents de très jeunes enfants, ça a dû être terrible: hystérie croissante des "C'est quand qu'on arrive, papa, c'est quand?" et angoisse de la déshydratation! Heureusement toutes les voitures qui circulent n'ont pas quinze ans d'âge comme la nôtre et sont climatisées. On a bien cru vraiment qu'on n'en sortirait pas: toutes les bretelles de sortie semblaient s'être transformées en parkings à deux files, tout comme les ponts au-dessus des voies d'autoroute dans les deux... directions (ne parlons pas de sens, la situation n'en avait plus aucun!). Donc pas question cette fois de louvoyer au volant...*



LOUVOYER. v.i. Action de virer successivement de bord du près au près dans le but de remonter au vent. ♦ *C'était un vrai malheur pour le prestige de la voile conçue comme le symbole de la liberté, de l'aventure et du grand large! En fait d'animal à grandes oreilles, pas de rongeur de cordages si redouté à bord des voiliers d'antan; mais parmi tous ceux qui s'étaient jetés étourdiment sur la route, piaffait aussi un plus grand format, imbu de ses virils exploits automobiles jusqu'à congestionner sans l'ombre d'un remords le trafic sur des lieues et des lieues à la ronde! "Paris-Le Havre par l'autoroute? 200 km, ça ne fait qu'1h15 à 160 km/h! Et comme on n'en a entendu parler à la télé*

qu'hier soir et que tout le monde est déjà en vacances... On pourra dire: j'y étais!"



PETIT ANIMAL À GRANDES

OREILLES. (périphrase) Animal dont les marins à voile ne prononcent pas le nom, car cela pourrait porter malheur. ♦ *Animal bien moins utile qu'un vit-de-mulet au dire des marins et de leurs aficionados les plus curieux des bulletins d'information de cette ultime journée de troisième grande Armada,*

alors que les voiles multicolores se gonflaient au vent, saluées par un public applaudissant – depuis les boucles de la Seine – à la dernière grande course fluviale du deuxième millénaire!

VIT. n.m. (vx) membre viril, (pénis). *Rien ne vaut le vit au grand air.* (Je cite ici sans malice dicocitations.lemonde.fr) ♦ **Vit-de-mulet:** pièce métallique fixant au mât la bôme, c'est-à-dire une pièce horizontale, articulée à la base du mât, et qui permet au moins de maintenir et d'orienter certaines voiles triangulaires.



VOILE. n.m. (lat. *velum*) Pièce d'étoffe, le plus souvent légère, qui sert à couvrir, à cacher quelque chose à la vue: *Oter le voile qui couvre une statue.*

Littéraire. Tout ce qui cache, dérobe à la vue ou fait paraître plus flou: *Un voile de brume.* ♦ *Je ne lèverai pas ici entièrement le voile sur la fameuse éclipse*

du 11 août suivant. Couvrant une bande d'obscurité d'une centaine de kilomètres de large et traversant en moins d'un quart d'heure la France de part en part (de la Normandie à l'Alsace en passant par le Nord de Paris), cette éclipse a suscité un très grand engouement de la part des Français, largement encouragés par les nombreuses campagnes publicitaires et les revues proposant des lunettes de protection "spéciales éclipse". Tous les hôtels situés dans la bande d'obscurité de l'éclipse affichaient déjà complet plusieurs mois à l'avance, et nombreux sont les amateurs qui ont dû faire un long voyage pour admirer l'éclipse dans toute sa splendeur. Quant aux maires de communes concernées qui avaient pris la précaution d'apprêter des espaces de stationnement destinés à ceux qui n'avaient pas pu réserver un gîte dans la bande d'obscurité, ils en ont été pour leurs frais: l'obscurcissement général favorisa la plus grande entreprise de stationnement sauvage de l'âge moderne sur les accotements, sur les voies et parkings privés, et jusque dans les champs. Puisqu'on avait déjà payé les lunettes spéciales qui ne réserveraient pas avant le prochain millénaire... Raison de plus pour être, là encore, au prochain rendez-vous!

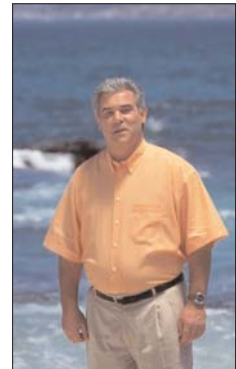
What is the ME ME ME generation? (zoom millennium sentence)



. **ME ME ME.** Phénomène du "moi je", nouvelle tendance narcissique particulièrement développée avec l'arrivée de nouveaux outils de communication.

. "**The ME ME ME generation**" Terme apparu en 2013 dans le Time Magazine et faisant référence aux innombrables travaux de publicistes, sociologues, psychologues pour caractériser les générations occidentales X, Y, Z, Alpha successives de notre meilleur des mondes en fonction de l'évolution des individus les constituant et cela en rapport avec la diffusion des nouvelles technologies de communication.

♦ *L'aspiration de soi, nouvelle tendance, serait en train de devenir quelque chose de normal et banal dans l'existence virtuelle: parler de soi, mais surtout de sa vie, et l'exposer scénarisée au monde entier. Ne craignons pas de le souligner, en cet été 1999, au seuil du troisième millénaire et de la grande peur planétaire du "bug" informatique, une France urbaine et diverse, en se ruant sur l'autoroute et les voies secondaires de Normandie, a fait irruption dans l'ère de la communication, de l'information et de la culture de masse! Une civilisation en voie de connexion où l'Individu est assuré – en dépit d'une illusion contraire – de n'être plus jamais le seul à saisir – miraculeuse ou catastrophique – l'immanquable opportunité de rencontrer "l'Histoire"... ou bientôt même de "sublimier l'Histoire" en associant des épisodes illustres à sa ONE'S STORY, son histoire personnelle. Ainsi, avant même le Millenium, fut annoncée, préfigurée, (ou peut-être simplement réaffirmée?) à travers un imprévisible et monstrueux embouteillage, l'ère des Bêta...*



Georges Pernoud

LES AMOURS DE VICTOR HUGO



ADÈLE (Adèle Foucher)

Victor – Adèle adorée, viens vers moi. Te souviens-tu de notre enfance, de nos jeux, tant d'instants heureux? Tu te rappelles, ma mère avait déjà changé de mari, enfin, une liaison avec mon parrain et précepteur. J'avais onze ans, je crois.

Adèle – Oui, je me souviens, il n'y a pas si longtemps. Quelques années seulement.

Victor – Ah! Le Général! Toujours un sacré gaillard! Je l'aime comme un second père.

Adèle – On dirait même que c'est ton père!

Victor – Oh! Adèle! Pas de sous-entendu avec moi... Que dirais-tu d'une petite balade en forêt? Il fait beau ce matin.

Adèle – D'accord, Victor, mais tu seras sage? Je te connais depuis si longtemps. Je connais la fougue de ta jeunesse.

Victor – Promis, Adèle, je serai sage. Mais je pourrai quand même te dire "je t'aime" et puis te dire les derniers vers que j'ai écrits?

Répondez-moi, vierges timides;

Qui, d'un si noble orgueil arma ces yeux si doux?

Dites, qui fit rouler dans vos regards humides

Les pleurs généreux du courroux?

Adèle – Oh! Que c'est beau! Serais-je amoureuse d'un rimailleur! Tu sais que nos parents sont réticents quant à notre relation.

Victor – Je n'ai que dix-huit ans, et toi dix-sept. Mais bientôt, nous serons réunis, je te le jure.

Adèle – C'est vrai, Victor, tu m'aimes assez pour m'épouser?

Victor – Je t'aime comme le vent aime les arbres, comme la lumière aime le soleil. Je peux continuer, tu sais, j'ai dans la tête une foule de poèmes.

Adèle – Oui, je sais... Au fait, tu as des nouvelles de ton frère Eugène? Il me semble qu'il ne va pas bien en ce moment.

Victor – Depuis qu'il nous voit ensemble, il devient fou. Tu sais qu'il est fou de toi.

Adèle – Et toi, m'aimes-tu à la folie?

Victor – Tu sais bien que oui, Adèle chérie. Quand m'aimeras-tu?



Adèle – Quand ce sera le moment, Victor, quand ce sera le moment. Et pour l'instant, nous sommes trop jeunes. Mais je ne dirais pas non... Victor, sois sage, ôte ta main de mon corsage!

Victor – Mon Adèle, J'ai hâte de t'avoir à moi.

Adèle – Sois patient, et attends-moi toujours.

1820 - Samedi soir (janvier).

Quelques mots de toi, mon Adèle chérie, ont encore changé l'état de mon âme. Oui, tu peux tout sur moi, et demain je serais mort que j'ignore si le doux son de ta voix, si la tendre pression de tes lèvres adorées ne suffiraient pas pour rappeler la vie dans mon corps. Ô Combien ce soir je vais me coucher différent d'hier !

Hier, Adèle, toute ma confiance dans l'avenir m'avait abandonné, je ne croyais plus à ton amour, hier l'heure de ma mort aurait été la bienvenue. Cependant, me disais-je encore, s'il est vrai qu'elle ne m'aime pas, si rien dans mon âme n'a pu me mériter ce bien de son amour sans lequel il n'y a plus de charme dans ma vie, est-ce une raison pour mourir ?

Est-ce que c'est pour mon bonheur personnel que j'existe ? Oh non ! Tout mon être lui est dévoué, même malgré elle. Et de quel droit aurais-je osé prétendre à son amour ? Suis-je donc plus qu'un ange ou qu'un dieu ?

Je l'aime, il est vrai, moi, je suis prêt à tout lui sacrifier avec joie, tout, jusqu'à l'espérance d'être aimé d'elle, il n'y a pas de dévouement dont je ne sois capable pour elle, pour un de ses sourires, pour un de ses regards; mais est-ce que je pourrais être autrement ? Est-ce qu'elle n'est pas l'unique but de ma vie ? Qu'elle me montre de l'indifférence, de la haine même, ce sera mon malheur, voilà tout.

Victor.



JULIETTE (Juliette Drouet) (de son vrai nom Julienne Joséphine Gauvain)

Elle se souviendrait tous les jours de sa vie du 16 février 1833, de cette nuit de nocces qu'elle fêterait chaque année avec Victor. Ils écriraient même leurs souvenirs de ces jours, ou plutôt de ces nuits d'anniversaire, sur un cahier, «Le livre de l'Anniversaire». Elle lui écrivait plus de vingt-deux mille lettres pendant les cinquante ans où elle fut sa maîtresse.

D'une beauté pleine d'émotions, elle fut une actrice peu reconnue. Paris la siffle dans *Marie Tudor* le 6 novembre 1833. Victor la remarqua lors d'une lecture du rôle de la princesse Négroni dans *Lucrèce Borgia*, et voulut l'aider pour entrer au théâtre Antony Joly pour un rôle dans *Ruy Blas*, mais Madame Hugo fit de la sorte qu'elle n'eut pas le rôle.

L'exil de Victor à Jersey puis à Guernesey fut adouci par la présence de Juliette, bien qu'il ne partageât pas le même toit. Elle se tint pas très loin de lui, dans une petite maison qu'il lui avait louée. En 1870, pendant le siège de Paris, Victor écrira : «Elle m'a sauvé la vie en décembre 1851. Elle a subi pour moi l'exil. Jamais son âme n'a quitté la mienne. Que ceux qui m'ont aimé l'aiment. Que ceux qui m'ont aimé la respectent. Elle est ma veuve».

Dans sa dernière lettre, datée du 1^{er} janvier 1883, elle lui écrit : «Je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : Je t'aime».

Toute sa vie, Juliette fut soumise et donna carte blanche à Victor, vivant cloîtrée, telle une nonne, sortant uniquement en compagnie de son amant. Cependant, cette liaison fut connue de tous, y compris de l'épouse et des enfants de Victor, suscitant une jalousie entre les deux femmes pendant toute leur vie. Mais Victor, malgré ses nombreuses infidélités, aima profondément Juliette dont l'épithète fut ces mots :

*«Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour!»*



1833 - Monsieur Victor Hugo, en ville.

Je t'ai quitté, mon ange, tu paraissais triste et mécontent.

Mon Victor, me serais-je attachée à ta vie comme un scorpion venimeux pour la flétrir et l'épuiser ? Déjà ton sourire frais et libre devient chaque jour plus rare. Tu es malheureux, Victor, et mon amour est un obstacle à ta tranquillité.

Je voudrais fuir, je voudrais te déchirer de moi, de mon amour qui devrait couronner ta vie de roses et la parfumer de bonheur et qui semble la couvrir d'un crêpe.

Mais l'air que tu ne respirez pas me ferait mourir, mon Victor. Ton regard m'est plus nécessaire que le soleil et j'ai besoin de tes baisers pour rafraîchir mon âme et lui donner des forces. Le lien qui existe entre nous est celui qui me tient à la vie. Si je n'avais été ton amante j'aurais voulu être ton amie. Si tu m'avais refusé ton amitié, je t'aurais demandé à genoux d'être ton chien, ton esclave.

Mon âme est rongée par la pensée de ma situation. Mais je veux être seule à souffrir. Tu es trop faible, toi, pour supporter comme moi des nuits sans sommeil. Si tu mourais, voudrais-tu m'empêcher de mourir avec toi ? Fou, le pourrais-tu ? N'es-tu pas mon âme et ma vie ? Et le

chagrin qui chaque jour grossit comme une avalanche, le chagrin qui creuse l'âme goutte à goutte, n'est-ce pas une longue mort ?

Je me suis donnée à toi tout entière, à toi ma vie, belle ou hideuse, riante ou sombre, poétique ou rampante dans la boue. Je n'ai rien voulu en retrancher de toi. Je veux la partie la plus précieuse de ton existence, ton amour car je crois, et laisse-le-moi croire, que l'amour peut mettre du miel dans la coupe la plus amère.

Tu m'appelles ange et suis un pauvre ange déchu. Mais l'amour élève si haut, mon Victor, tu verras repousser mes ailes et je t'enlèverai au ciel. Mais... Mais, et ici, je m'arrête. Je vais marcher sur un aspic qui va se retourner contre moi. Je vais mettre le pied sur un terrain mouvant. Écoute. Mais je ne veux pas que tu voies l'état de mon cœur en ce moment. Je ne veux pas que tu le regardes pour voir s'il saigne, que tu y portes le doigt pour voir si la blessure est large. Mes souffrances à moi je saurai les supporter. Je ne puis m'expliquer... Tâche de me comprendre.

Ils disent : «Il n'est pour elle qu'un moyen, qu'un seul, de changer sa position.» Eh bien ! Victor, ce moyen tu le repousses. L'idée t'en fait frissonner. Victor, j'ai à subir des conséquences de ma vie passée, de ma vie sans amour. Il y a une plaie, il faut la brûler avec un fer rouge, il faut une souffrance, après la souffrance, des angoisses, après les angoisses.

Je souffrirai car je t'aime. Je t'aime tant. J'éprouverai d'affreuses tortures, mon cœur sera mâché, haché, et toi, toi !

Mais il faut couper le membre gangrené, il faut à tout prix enterrer le cadavre qui se place, froid, entre nos baisers. Puis, comme les martyrs, nous trouverons une vie céleste, une nouvelle vie, que nous recommencerons ensemble, une vie d'oubli, de bonheur, de bonheur pur comme mon âme, car mon âme est restée pure quand mon corps a été profané, elle est montée au ciel, elle est restée pure et vierge.

Nous vivrons ensemble, pauvres et heureux, riches d'amour et de poésie. Si dans cette lettre quelque chose froisse ton cœur, pardonne, je l'expie par les larmes que je verse en t'écrivant.

Juliette.



LÉONIE (Léonie Thévenot d'Aunet)

Je me souviens de toi, ma Léonie, et me souviendrai de toi toute ma vie. Notre rencontre en automne 1843, dans le salon de Fortunée Hamelin, tu te rappelles ? Quelques années auparavant, tu t'étais fait connaître au grand public par ton expédition au Spitzberg, avec ton mari le peintre François Auguste Biard. Tu étais douée, ma chère Léonie, en plus de tes talents d'exploratrice, tu avais pris le goût de l'écriture.

Après mon insupportable chagrin suite à la mort de ma fille Léopoldine, tu m'as redonné goût à la vie. Et tout de suite, tu m'as inspiré des vers où j'ai mis tout mon amour pour toi ; je t'ai chantée dans mes poèmes, «Les Contemplations» entre autres.

Je sais bien, au début, ton mari, disons, «autorisait» notre liaison, mais après votre séparation de corps, il a changé d'avis, et un flagrant délit t'a envoyée en prison pour deux mois, puis au couvent des Dames de Saint-Michel, où mon épouse, Adèle, a été te voir souvent. C'est vrai qu'elle était contente de voir que tu étais en compétition avec Juliette. Ah! Les femmes! Tantôt elles acceptent d'être trompées, soit elles sont d'une jalousie intransigeante! Mais tu le sais bien, ma Léonie bien-aimée, je n'ai pas cessé de t'aimer pendant toutes ces difficultés.

Puis, ce fut six mois au couvent des Augustines. Enfin, tu as été libérée. Et c'est avec grande joie que je t'ai retrouvée. Je me souviens encore de ces heures d'intimité, ton beau visage, ton corps parfait, qui m'avaient tant manqué.

Ce fut aussi une grande joie pour Adèle, à qui tu as rendu de nombreuses visites. Elle t'a même aidée à lancer ta carrière de romancière. Tu lui donnais, en échange, des conseils de mode et de décoration de la maison. Tu as toujours été délicieuse dans tes goûts, on pouvait te faire confiance. Certaines mauvaises langues disent que c'est moi qui ai écrit la majorité de tes œuvres, mais il ne faut pas les écouter.

Tu n'as pas cessé de m'écrire, même dans mes moments difficiles de l'exil, et j'ai conservé avec moi toute cette correspondance qui m'a fait tant de bien.

Je t'ai aimée plus que mon âme, ma très chère Léonie, je t'ai aimée pendant sept ans. Et je t'assure de ma fidélité quant à l'aide financière que je t'ai promise pour la charge de tes deux enfants. Je te le promets jusqu'à la fin de ma vie.

J'espère que tu as gardé toutes les lettres que je t'ai envoyées. Moi, j'ai gardé comme un trésor les mots d'amour que tu m'as écrits.



Samedi (Trois heures du matin)

Je rentre. J'ai ta lettre. Cette douce lettre, je l'avais lue aujourd'hui dans tes yeux. Que tu étais belle tantôt aux Tuileries sous ce ciel de printemps, sous ces arbres verts, avec ces lilas en fleurs au-dessus de ta tête. Toute cette nature semblait faire une fête autour de toi. Vois-tu, mon ange, les arbres et les fleurs te connaissent et te saluent. Tu es reine dans ce monde charmant des choses qui embaument et qui s'épanouissent comme tu es reine dans mon cœur.

Oui, j'avais lu dans tes yeux ravissants cette lettre exquise, délicate et tendre que je relis ce soir avec tant de bonheur, ce que ta plume écrit si bien, ton regard adorable le dit avec un charme qui m'enivre. Comme j'étais fier en te voyant si belle ! Comme j'étais heureux en te voyant si tendre !

Voici une fleur que j'ai cueillie pour toi ; elle t'arrivera fanée, mais parfumée encore ; doux emblème de l'amour dans la vieillesse. Garde-la ; tu me la montreras dans trente ans.

Dans trente ans tu seras belle encore, dans trente ans je serai encore amoureux. Nous nous aimerons, n'est-ce pas, mon ange, comme aujourd'hui, et nous remercierons Dieu à genoux.

Hélas ! Toute la journée de demain dimanche sans te voir ! Tu ne me seras rendue que lundi. Que vais-je faire d'ici là ? Penser à toi, t'aimer, t'envoyer mon cœur et mon âme. Oh ! de ton côté sois à moi !

À lundi !

À toujours !

Victor.



¶

LE BIEN-ÊTRE



« **ALCIDE**, nous l'appellerons Alcide! »

L'enfant emmitoufflé repose dans son bras et Herminie ne se lasse pas de le regarder.

La sage-femme s'affaire et Ernest est planté là, la larme à l'œil. Il erre dans la chambre, se penche sur le bambin, embrasse sa femme, repart, revient, de l'armoire au lit. Il joint les mains comme un sacristain et se gratte le crâne. De temps en temps on l'entend soupirer « Mon fils, mon petit... » et une sorte d'exclamation étouffée ponctue son départ vers le fond de la pièce.

« Allez faire un tour, bon sang! Vous me rendez chèvre à tournicoter comme ça! Vous allez faire tourner son lait, c'est du beurre qu'il va têter le petiot! »

La grosse femme au tablier encore sanglant lui désigne la sortie avec une telle autorité qu'Ernest obtempère. Il monte la rue de la Cordonnerie puis tourne dans la rue au Change mais il n'est pas plutôt arrivé sous la tour de l'horloge qu'il revient sur ses pas. Ses pas s'accélérent tant qu'il arrive essoufflé devant sa femme, la serre dans ses bras « Je t'aime tant, ma belle. » À genoux près du lit, il caresse ses cheveux emmêlés. Le bébé dort près d'Herminie. « Nous serons bien tous les trois. »

BEAUGENCY s'était réveillée sous un fin crachin. Ce printemps 1860 était grincheux mais Herminie et Ernest filaient vers l'hôtel de ville où deux témoins les attendaient. Ils rayonnaient, main dans la main. Les passants se retournaient sur cette fille en robe de fête. À leurs sourires répondaient d'autres sourires. Rose, la collègue d'Herminie, savante couturière elle aussi, ne s'était pas fait prier, ne serait-ce qu'à l'idée de voir son Herminie dans la robe qu'elle lui avait arrangée à grand renfort de broderies, festons et dentelles. Octave quant à lui s'était empressé d'accepter rien qu'à l'idée de revoir Rose. Timide et peu bavard Octave savait repeindre les façades, les portes et tous les montants avec une habileté que lui enviait Ernest, mais il n'avait aucun bagout. Il sifflait comme un pinson mais de paroles aucune. Rose ne l'avait croisé que deux fois et ne lui avait prêté aucune attention. Il était la risée des autres peintres. La cérémonie rondement menée les amis allèrent trinquer et grignoter un morceau chez Honorine: une soupe de poisson et une friture bien arrosées d'un petit Touraine.



CADOLLE HERMINIE. Dans le sombre appartement de la rue des Marmousets Herminie prépare la panade. Elle marmonne tandis que son mari Ernest sirote un dernier verre de rosé léger du Val de Loire. « Tu te décideras à m'aider un jour ou l'autre? Tu vois comme je suis lasse avec le bambin? »

Ernest doucement se lève et cajole la croupe puis la taille et les seins fermes de son Herminie qu'il a épousée voilà un an à peine.

« Bas les pattes ! Tu ne m'auras pas comme ça ! Tu fais ton Proudhon ? Va donc chercher du bois et réchauffe la pièce plutôt que mes fesses. »

Ernest admire cette femme qui le rabroue et ose. Elle ose dire à la patronne qui râle que le travail n'ira pas plus vite en criant sur la gamine qui débute et qui a raté sa découpe. Elle ose demander un salaire pour le petit qui ramasse les épingles. Elle ose tant que demain c'est décidé elle donnera son congé et ils partiront tous les trois à la capitale.

DÉPART à 6h35. Herminie serre Alcide dans ses bras tout enrubanné comme une momie, tandis qu'Ernest soulève les sacs où ils ont entassé leurs papiers, quelques vêtements et le portrait des parents d'Herminie. Le quai enfumé est encombré de passagers, et comme c'était le marché aujourd'hui, des cages où caquetent des poules, des oies et des canards. Tout ce brouhaha ne réveille pas l'enfant qui sommeille encore quand ils s'installent dans le wagon de troisième classe. Des amis d'Ernest les accueilleront à la gare d'Austerlitz et les emmèneront dans un petit deux-pièces de la rue... « Bon sang ! Quelle rue Herminie ? » Mais elle dort déjà la tête ballottée par les cahots du train.



ÉMERVEILLEMENT ! Tout ce monde, ces rues grouillantes. Les avenues et les cochers haut perchés, les chevaux luisants de sueur titrant des fiacres à dorures. Et des travaux partout, des bouches béantes dans la chaussée, des immeubles effondrés, d'autres rutilants.

Mais le couple déchante vite : l'appartement est sordide. Dans la rue se déversent des tombereaux de détritrus qui dévalent les caniveaux et l'odeur est insupportable. On leur prête une paille. Ernest voudrait repartir aussitôt mais Herminie lui tient tête encore une fois. « Tu as un travail, tu commences dans cinq jours et demain je cherche à mon tour. On trou-

vera une nourrice pour Alcide mais pas dans ce boui-boui. On mettra au clou nos alliances et on cherchera quelque chose de propre. » Nos alliances ? Ernest est estomaqué. C'est pas l'alliance qui fait l'amour gros bêta !

FORCEVAL ! Rue Forceval ! Tu t'en souviendras de ce nom-là mon beau peintre ? Ernest est sidéré par cette femme toujours enjouée tellement débrouillarde. Dans la même journée elle avait décroché un travail et dégotté une petite pièce dans un immeuble presque neuf.



« **GILETIÈRE !** Rien que ça ! Dites-moi c'est un métier difficile et vous savez aussi coudre les corsets ma petite ? » Le ton de la patronne ne lui avait guère plu mais il fallait manger et Alcide avait



besoin d'un logis moins crasseux que celui où ils ont atterri. Il n'y pas si longtemps une épidémie de choléra avait frappé Paris. Elle avait dit oui et elle ne le regrettait pas. Ils avaient pu emménager dans une pièce avec l'eau sur le palier et un poêle qui chauffait bien. La rue Forceval en valait une autre et depuis qu'elles étaient éclairées avec ces drôles de chapeaux perchés sur un pic, les nuits étaient presque joyeuses.

LOUISE MICHEL est en bout de table. Dans le petit local rue de Clignancourt l'atmosphère est à

la dispute. Herminie, les joues rougies par la marche jusqu'à cet endroit qu'elle rêvait de connaître, se tient debout prête à déguerpir. Mais Louise lève les yeux vers elle, deux billes noires, et empêtrée dans ses jupes Herminie manque de tomber en se reculant. Louise lui sourit de ses lèvres fines. Elle lui indique un siège près d'elle. Cette femme la submerge. Sa voix, son autorité tout en elle la fascine. Voilà dix ans qu'Herminie écoute ces voix de femmes qui s'offusquent, se rebellent et réclament. Tout cela lui paraît juste. Elle a vu les petites mains de l'atelier, le regard usé, finir les journées sur le trottoir. Elle a vu les lingères et repasseuses du bas de sa rue, courbées, parlant fort.

Louise revendique l'éducation pour les femmes, d'autres veulent un salaire digne, égal à celui des hommes, du pain enfin! du pain! Voilà ce qu'il nous faut. Mais Louise n'en démord pas. Et la soirée avance. Les mots se brouillent dans la tête d'Herminie. Elle est sûre pourtant qu'en ce lieu se joue l'avenir.



MARS 1871. Au petit matin Ernest secoue Herminie. Alcide dort encore. C'est un barouf à tout casser dans les rues. «Vite Herminie, lève-toi! Je crois que les salauds veulent nous piquer nos canons.» Dans la rue tous courent vers Montmartre. Alcide les suit encore ensommeillé, des femmes, des gosses, des ouvriers, des vieux et des jeunes. La colère et l'enthousiasme se lisent sur tous les visages. On va pouvoir en découdre. Un vieillard tout

édenté et chiffonné de la tête aux pieds leur crie en passant «Arrêtez-les, on les a payés ces canons ils sont à nous!»

NATHALIE LEMEL, relieuse de son état, attend dans un café rue du Temple. Depuis un mois, l'«Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés» se réunit là. Elle a la bouille ronde et le regard fier cette Nathalie pense Herminie. Elle l'impressionne tout autant que Louise. Son programme l'a séduite aussitôt: salaire égal pour les hommes et les femmes, droit d'organiser son travail – elle enrage assez à l'atelier des remarques permanentes de la patronne qui n'a pas touché une paire de ciseaux ni une aiguille depuis des lustres –, droit de vote!





Herminie ne se lasse pas de ces réunions. Après sa journée elle y amène Alcide qui s'assied dans un coin avec un illustré. On y débat de tout. Elle aimerait tant y amener la petite Lucette et sa sœur Gabrielle. Elles sont si sages et soumises. Herminie enrage de les voir vieillir sans grandir.

«**OTTO BISMARCK** a libéré les prisonniers français! Bismarck a libéré les prisonniers français!»

Le gamin croule sous les journaux mais il continue à hurler aux passants qui s'arrêtent, s'inquiètent certains s'affolent.

En face ils seront près de 130.000!

PARIS s'est armé mais le Paris de la Commune tombe. Herminie est arrêtée, Ernest aussi. Louise et Nathalie également et tant d'autres et puis il y a tous ceux qui sont fusillés. Herminie pleure, elle pleure les espoirs détruits, les camarades tombés. Elle retrouve Louise à la prison de Versailles mais au bout de six mois on la libère. Louise, elle, partira en Nouvelle-Calédonie, exilée. Ils n'ont pas voulu la fusiller pourtant elle avait réclamé le même sort que ses frères d'armes. On avait rapporté à Herminie les paroles de Louise. Elle en était encore émerveillée et se les récitait comme un poème «Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit qu'à un peu de plomb, j'en réclame une part, moi! Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance, et je dénoncerai à la vengeance de mes frères les assassins de la commission des grâces...»



Si l'on doit me juger je les répéterai et il faudrait que chacune d'entre nous les clame aussi fort.



RETOUR de Louise Michel à la gare saint-Lazare. Herminie l'embrasse. Dix ans déjà que sa voix lui manque. Mais Herminie est lasse. Ernest a payé: deux ans de prison. Il est sorti si faible. Il parle à peine. Son fils est marié. Louise se bat toujours. On l'arrête, elle repart. Elle a troqué le drapeau rouge pour le noir «le deuil des morts et des illusions» de la Commune. Mais Herminie peine à suivre. D'autres amis se sont enfuis plus loin dans des pays du continent américain.

«**SUD-AMÉRICAIN**, ma douce. Si tu veux, on y va.» Ernest pour la première fois depuis des mois a le sourire, le même sourire enfantin de leurs premières années de mariage. Il n'en faut guère plus à Herminie pour se décider.

TRAVERSÉE illuminée et dans la tête d'Herminie galopent les souvenirs de réunions enfumées. La Loire offrait ses bleus, ses gris, ses beiges boueux de crues mais ici c'est le bleu un grand trap bleu ondulant.





UNION DES FEMMES, Louise, les barricades, la prison de Versailles, Nathalie, les rires grossiers des gardiens, la nourriture à peine mangeable, Ernest revenu les cheveux blancs – qu'avait-il bien pu subir? – et tous les camarades étendus, sanglants. Herminie veut tirer un trait mais elle ne peut oublier les discours de Nathalie ou de Louise. Le souvenir des sœurs Lucette et Gabrielle la torture. Elles ont suivi, elles y ont cru, elles ont porté les blessés, soigné, nourri puis elles sont tombées toutes les deux. Le boulet a pulvérisé la barricade et tous ceux qui s'y trouvaient.

VENTO DE ESPARTILHOS. Il lui a fallu quelques semaines pour poser son enseigne sur la petite maison dénichée dans le quartier de la Boca. Tout le jour elle confectionne les corsets pour ces dames de la haute! Le soir ils se retrouvent avec des amis émigrés depuis 1872 sur des chaises disparates au bord de la rue poussiéreuse.

Le ton est enjoué mais après quelques verres de maté les souvenirs tendent les fronts, crispent les sourires. Herminie ne se résignera pas à vivre dans les regrets. Dans ce quartier, les femmes qu'elle croise au petit matin sont souples et légères. Leurs corps se plient, se penchent, invitent les bras du danseur. Elles se cambrent et roulent des hanches, un panier au bras, tout en riant et parlant haut.

Le soir, Herminie découpe le dernier corset qu'elle a cousu. Elle coupe en deux ce qui lui semble être tout à coup un outil de torture et de soumission. Toute la nuit elle coud, façonne, reprend, découpe. Au matin la calebasse de maté est vide mais Herminie sourit, les yeux cernés, le cœur léger comme jamais. Les femmes pourront enfin respirer! Elle appellera cela un corselet-gorge ou maintien-gorge et celui-ci se nommera le « bien-être ».



RÉGINE PAQUET

UNE NUIT



AVANT la tombée du jour
il prit la route des crêtes
il ne reviendrait pas



BOMBANT le torse le pas altier
pour affirmer la justesse de son choix
il avançait



CONTRE la tyrannie
il baissait pourtant la garde
la mort l'avait trop souvent effleuré



DEPUIS dix ans il luttait
dans l'ombre et dans la lumière
depuis dix ans il s'usait



ELLE ne l'attendrait pas
la fille aux yeux d'écureuil
affolés de tendresse



FALLAIT qu'il fût bien las
de rugir dans la mêlée
pour quitter la possibilité d'un tel amour



GAGNÉ par la lourdeur soudaine des souvenirs
il s'arrêta regard scrutant là-bas la plaine
trouée par les feux du soir



HONTEUX de sa faiblesse il s'assit
la roche était hostile et froide
comme la sentence d'un juge



INSOUMIS il avait connu la prison
la solitude les privations
le dur désir de résister à l'oppression



JAMAIS il n'avait laissé se fissurer
ses rêves d'une autre forme de vie
jamais sauf aujourd'hui sauf demain



KILOMÈTRE zéro il ressassait ces mots
après la frontière il serait l'inconnu
repartant du kilomètre zéro



LUTTANT contre les ombres de son cœur
qui gommaient son horizon
il resta assis sans notion de la fuite du temps



MINUSCULE d'abord monstrueuse très vite
germait dans sa conscience
l'inéluctable nécessité de rebrousser chemin



NOYÉ dans ses pensées il s'aperçut trop tard
de la disparition totale du jour
il décida d'attendre sur place son retour



ORAGES dans sa tête la nuit durant
grandes orgues du doute dans son cœur
au matin il avait choisi



PRENANT les chemins de traverse
il redescendit vers lui-même
vers ses luttes si vaines fussent-elles



QUE l'alphabet de sa vie
soit celui des slogans et des cris
des discours qui font germer les révoltes



RÉSISTANT il avait été
résistant il serait
résistant il vivrait et mourrait



FRANCE, PATRIE DES DROITS DE L'HOMO-AUTOCINETUM

ADDICTION. Dépendance physique ou psychique à une drogue. ♦ Entre deux confinements de pandémie Covid, aller voir des membres isolés de sa famille dans une autre région en automobile personnelle était réputé plus sûr qu'en transports en commun peut-être bondés en période de réduction du trafic. Pourquoi pas ? me suis-je dit, saisissant l'occasion si essentielle de me lancer librement à l'aventure vers des horizons plus maritimes... Découvrir les confins de la Normandie et de la Bretagne au cœur de l'automne, en empruntant la route de l'été, enrichie de détours pittoresques, ne pouvait qu'avoir un goût de vacances d'autant plus savoureux et addictif qu'il paraissait buissonnier. ◊ À la sortie des garages, le premier feu rouge est au bas de la rue. L'attente semble d'autant plus longue que pas un véhicule ne circule à cette heure matinale dans le sens du passage protégé. Feu vert. Devant moi, le premier véhicule demeure immobile. Je discerne la silhouette du conducteur solitaire, accoudé au siège vide du passager, la tête inclinée posée sur sa main. Agnosie ou assoupissement ? Au bout de vingt secondes, je tente un appel de phares, car dans mon automobile, la liberté de circulation sans entraves constitue presque une addiction. Rempli de mon projet d'évasion, je ne résiste pas à l'impérieuse envie de la satisfaire enfin, et me sens peu compatissant à l'égard de l'étrange paralysie du conducteur précédent, phénomène insolite dont je peine à identifier la nature clinique.



AGNOSIE. Incapacité à reconnaître les objets d'après leurs qualités bien que les fonctions sensorielles soient intactes. ♦ L'agnosie pourrait certes entraîner la perte de sens d'un arrêt à un feu tricolore, mais ne permettrait pas de suivre une conversation téléphonique. Tétanisé par la communication ou sidéré par son interlocuteur, le sujet immobilisé est-il atteint d'apraxie ? Apraxie, mal dont d'autres, au volant, paraissent également souffrir : celui qui arrive habituellement sur votre droite à toute allure avant de piler au stop, ou cet autre qui déboile couramment à fond de train en face de vous pour virer brutalement à droite en dérapant. Sans un regard pour vous dans aucun des deux cas ! Dépassons cette impression d'être quantité négligeable livrée à l'imprévisibilité de l'environnement immédiat. Prenons ces situations comme un avant-goût de la mise en circulation des "automobiles autonomes" où l'intelligence du véhicule sera censée suppléer à celle du conducteur ; mise en circulation qui rend tellement urgente la généralisation de la 5G !

APRAXIE. Incapacité à effectuer un mouvement ou une série de mouvements volontaires (notamment pour rétrograder sa vitesse ou actionner un feu clignotant), alors que les fonctions musculaires sont préservées. ♦ L'automobiliste précédemment



arrêté au feu démarre en trombe, son téléphone est présent coupé. Je le rejoins au feu suivant. Cette fois, le pilote n'est plus en pole-position ; et au feu vert, le véhicule devant lui ne démarre pas. Notre grand communicant fait mugir son klaxon, baisse sa vitre et avance hors de la fenêtre un mufler et un poing vengeurs. Est-on pour autant entièrement rassuré sur son état de santé ?



ARRÊT EN POLE-POSITION. ♦ En sport mécanique sur circuit, la pole-position, ou position de tête, est la première place de la grille de départ. Aussi, avant le départ d'une course, tous les concurrents concentrés attendent-ils derrière cette ligne réglementaire. Comme sous l'effet de la vindicte ambiante, le premier véhicule s'ébranle enfin, enfilant la rocade bien dégagée à 20km/h, devant les autres voitures. En sortie de ville, 50km/h sont néanmoins autorisés. Soudain, alors qu'il allait être dépassé, son conducteur sans doute cyclothymique, mais passant de l'inhibition à la mégalomanie avec la plus profonde indifférence pour les panneaux de signalisation, monte à 80 puis 100 km/h, et laisse très temporairement tout le monde sur place. Toutefois, ces infractions au Code de la route ne demeureront pas longtemps le privilège exorbitant d'un seul!

CODE DE LA ROUTE. Ensemble des lois et règlements relatifs à l'utilisation des voies publiques (trottoirs, chaussées, autoroutes, etc.) par les piétons, cyclistes, utilisateurs de deux-roues à moteur, automobilistes, routiers, etc. ♦ *Par métonymie*, l'expression désigne aussi un document administratif, un permis autorisant son possesseur à conduire un véhicule. Le type de véhicule pouvant être conduit varie selon la catégorie de permis détenue. De là, sans doute, une confusion quasi-générale incitant à croire que l'obtention du permis incluant une épreuve de code dispense par la suite du scrupuleux respect des règles enseignées lors de la préparation du permis en auto-école. Bientôt donc, sur la gauche d'autres bolides se détachent et se mêlent à la lutte en tête au prix d'une remontée spectaculaire. Nous arrivons vers les premières agglomérations des Yvelines, et la limitation de vitesse de la voie rapide est à nouveau abaissée à 90km/h. Les plus audacieux font mine de poursuivre leur attaque, poussant communément les premiers à la faute: cette fois, il y avait un radar qui ne flashera que les aficionados les plus naïfs.

COMMUNÉMENT POUSSER À LA FAUTE. 1. Se dit lorsque l'on suit de très près un concurrent et qu'il commet une faute à cause de la pression qui lui est mise. ♦ Ainsi la corrida reprend-elle de plus belle, dans un concert de clarines. Me traînant à la vitesse autorisée sur une voie dite rapide, je vois défilier sur la voie de gauche de véritables comètes. Après l'entrée de l'autoroute, rien ne semble avoir changé sauf la vitesse réglementaire autorisée... pour ceux qui la respectent. Bien sûr, les poursuites, les duels et dépassements revêtent un caractère plus impressionnant, plus implacable dirait-on... Des poursuivants que je ne me soupçonnais pas jaillissent à ma gauche comme des projectiles, ne se signalant deux cents mètres devant que par la flamme soudaine de leurs stops lorsqu'un obstacle parfois vient contrarier leur constante accélération! Mais jus-



qu'à quel point peut-on envisager d'accélérer? En cas de choc et de dommages qui est en faute? ◇



2. Si le concurrent précédent commet une faute à cause de la pression qui lui est mise, tant qu'il n'y a pas de contact, c'est légal. ◆ Cette pratique est comparable au bluff au poker, puisque ce genre d'attaque est censé intimider votre adversaire. En effet, quand celui qui effectue un dépassement est talonné par un suiveur qui poursuit son accélération malgré l'impossibilité de passer, le poursuivi est ainsi sommé de se ranger, sans considération de l'espace du créneau disponible, comme pour éviter éperonnage ou estocade!

CRÉNEAU. Espace pour se garer entre deux véhicules. ◆ Effectuer en ville un garage en "créneau", laisser sur la route un "créneau" de sécurité entre son véhicule et le précédent semblent constituer aujourd'hui le suprême raffinement de la bonne conduite automobile. Raffinement quelque peu considéré comme ringard par les citadins qui ne vont tout de même pas s'obliger à s'arrêter pour attendre que ce gêneur lambin gare son épave, ou par ces recordmen désireux d'approcher au plus près sur la route le véhicule précédent, pour saisir aux cheveux la première occasion de le "passer". Ce qui correspond au droit naturel le plus élémentaire de l'homo-autocinetum, mais pas au droit routier.



Un "créneau" disputé à Beauvais, porte de Bresles, en 1472. Jeanne Hachette est à la manœuvre.

DROIT ROUTIER OU CODE DE LA ROUTE. Ensemble des lois et règlements relatifs à l'utilisation des voies publiques par les utilisateurs. ◆ Il désigne aussi plus vaguement la combinaison des lois et règles de civisme ou de savoir-vivre. Civisme et savoir-vivre sont les deux mots que je cherchais justement. Comment qualifier autrement la conduite de ces aristocrates de l'asphalte qui monopolisent la voie de gauche en roulant juste au-dessus de la vitesse autorisée pour se défendre d'une hypothétique constatation d'infraction, et empêchent tout dépassement d'un véhicule lent ou encore d'une automobile surgissant d'une bretelle sur votre droite? Ou encore ceux qui abordent un rond-point par la voie la plus fréquentée et forcent le passage en s'engageant en enfilade à la plus vive allure possible à la suite du véhicule précédent déjà engagé? J'utiliserai même le terme "noblesse" à propos de ces experts de l'estocade verbale s'ils sont contrariés... Les puissantes cylindrées poussent la noblesse au point de ne jamais ralentir! Dégagez, piétaille, ou on ne fera pas que vous intimider, foutus que vous êtes de vous tuer par votre propre faute!



NOBLESSE. Qualité d'un taureau de race à charge franche. ◆ Lâchés sur l'asphalte par la barrière du péage, derrière laquelle ils ont attendu au bruit des moteurs, après avoir subi en ville la cohue et les feux pendant les quelques heures suivant leur départ du paddock, les bolides bondissent à nouveau! Libérés loin des contraintes quotidiennes! Vite, encore plus vite, tou-

jours plus vite! Décidément l'ivresse de la route paraît engendrer une planomanie pandémique! Mais la concurrence des ego favorise les risques d'affrontements mécaniques implacables.

PLANOMANIE. Envie de quitter son foyer de vie pour vivre sans contrainte. ♦ Ulysse apparaissant nu et affamé à Nausicaa et ses amies, d'accord. Mais l'impénitent voyageur dans un SUV Crossback aux dimensions XXL! "L'élégance automobile à la Française..." Du coup, laquelle de ces jolies naïades l'aurait fui? Elles seraient toutes montées sur-le-champ pour tester le confort inégalé de l'engin et se seraient peut-être attardées pour apprécier son système de vision nocturne... Mais Ulysse qui passe d'aventure en aventure ne voyage finalement que pour rentrer dans son foyer: peut-être n'est-ce pas un héros mythique représentatif de ceux qui paraissent devenus incapables de rétrograder... Revenons donc à nos moutons. Je veux dire à nos ténors du volant...



Le réveil d'Ulysse par Maurice Denis, 1914

RÉTROGRADER. v. intr. (bas lat. *retrogradare*, du lat. classique *retrogradi*) 1. Revenir en arrière: Armée contrainte de rétrograder. *On le voit, autant demander à nos amateurs de rallyes automobiles de progresser en marche arrière!* - 2. Revenir à une situation antérieure, inférieure: L'économie du pays a rétrogradé. *Ce qui se passera encore – affirme-t-on – si on n'encourage pas la production automobile...* - 3. Passer le rapport de boîte de vitesses inférieur à celui que l'on utilise présentement. ♦ N'y pensez pas, on ne repassera au point mort qu'au tout dernier moment: quand on aura déjà été obligé de piler. La route devient alors une véritable arène où fauves, gladiateurs, mer-



cenaires féodaux réintroduisent une hiérarchie sociale fondée sur la puissance mécanique brutale! Il aura beau taper dans son carburateur, le plébéien qui croyait naïvement que rouler à 90km/h sur les voies départementales constituait un droit de l'Homme au volant! Le malheureux dupé se retrouve ramené sur l'autoroute des siècles en arrière au temps des seigneurs de la guerre...

TAPER DANS. Se dit lorsqu'un pilote conduit un peu au-dessus des capacités de sa mécanique, par exemple lorsqu'il doit faire d'excellents chronos. ♦ Après la diffusion d'un bilan provisoire, le 31 janvier 2020, faisant état de 3.239 décès, l'ONISR a annoncé finalement que 3.244 personnes avaient perdu la vie sur les routes de France métropolitaine l'an passé. 70.490 personnes avaient été blessées. Ça fait quand même 73734 personnes qui ont trop vite "tapé dans" un sérieux obstacle! Mon souci c'est vraiment – dans la mesure du possible – de ne pas faire partie du bilan du 31 décembre! Essayons de ne pas se laisser entraîner dans ce maelstrom effrayant de périls et grisant de vitesse: du calme, du calme. J'ai prévu une étape dans un joyau du Cotentin, avec itinéraire piéton menant de la ville médiévale au jardin exotique. J'imagine une pause-café en terrasse au soleil après un petit plat judicieusement arrosé. Ça signifie bientôt quitter l'autoroute – où le trafic s'est déjà ralenti depuis une vingtaine de kilomètres – pour un axe plus tranquille, que j'espère suivre à

travers une campagne encore ensoleillée. Une fois la bretelle de dégagement empruntée, je roule presque en solitaire sur une rocade, puis une petite route qui serpente paresseusement entre des collines verdoyantes. Quel plaisir de suivre à son rythme, sans à-coup ni contrainte d'horaires ou de correspondance entre transports différents, une route côtière surplombant la mer dans un paysage de prairies vallonnées, de serpenter dans une route forestière dorée par l'automne, un petit paradis en péril et qu'on pensait déjà définitivement perdu!

TERRASSES D'UN JARDIN DES PLANTES.

Le terme de Jardin des plantes, sous-entendu médicinales, est une spécificité française, il est traduit dans les autres pays par jardin botanique. De tels jardins sont remarquables pour leur histoire, leur rôle dans l'avancement de la science, les hommes éminents qui y ont travaillé et la richesse de leurs collections (arbres, plantes endémiques, rares...). ♦ Celui-ci s'étage en terrasses au flanc d'une des collines de la petite cité au riche passé artisanal, commercial et administratif. C'est un officier du génie retraité et aquarelliste qui développa les plans du jardin sur terrasses à l'italienne, bosquets à l'anglaise, labyrinthe et jets d'eau. Un obélisque en granit fut érigé en mémoire d'un riche donateur. Les travaux d'aménagement sur trois niveaux s'achevèrent en 1855; le jardin devint un précurseur et un modèle des jardins du XIX^e siècle, réussissant un compromis harmonieux entre le style anglais et les allées rectilignes des parcs à la française. Les massifs fleuris et les pelouses alternent avec des groupes d'arbres ornementaux originaires d'Amérique. Une collection d'arbres rares, de superbes massifs floraux, d'autres massifs en mosaïculture, un labyrinthe en font un lieu de promenade et de rêverie privilégié. Je serais tout à fait disposé à m'y acclimater, mais le sort va en décider autrement. Une sonnerie intempestive qui m'oblige à faire précipitamment l'inventaire de mes poches sous l'œil mi-ironique, mi-réprobateur des promeneurs les plus proches. Un message téléphonique d'un ami parisien accueilli cinq jours plus tôt à la maison m'informe de sa positivité à la Covid et de mon nouveau statut de cas-contact... Idéal pour envisager des visites de famille!



Je retourne à ma voiture sans prêter beaucoup d'attention aux monuments précédemment découverts en flânant jusqu'au grand jardin. Tout près, face à une boulangerie, un petit hôtel accueille encore des hôtes. Comme le tourisme ne marche pas fort en ce moment, je pourrais y trouver une chambre libre; quant à dénicher un centre de dépistage de la Covid, il faut se rendre à vingt kilomètres pour trouver le laboratoire qui pourra peut-être me prendre sans rendez-vous le lendemain, même si je ne présente pas de symptômes alarmants.

TEST PAR RT-PCR. Tests réalisés par prélèvement nasal, et constituant la référence pour les autorités de santé en raison de leur haute sensibilité. Puisqu'ils permettent de détecter de faibles quantités de virus, les faux négatifs sont plus rares et ils sont donc recommandés pour les cas-contact et les personnes à risques (plus de 65 ans, personnes atteintes d'obésité, de diabète, etc). ♦

Je décide de me faire tester le plus tôt possible en envisageant de réserver une chambre sur place, puisque je ne peux pas me faire héberger chez un parent comme je l'avais initialement prévu en me fiant quotidiennement au verdict de mon thermomètre médical et à ma totale absence de symptômes. Après m'être approvisionné en pain, viennoiseries et charcuterie locale, je monte ma valise dans la chambre retenue pour la nuit. De ce décor kitsch bien éloigné de l'ameublement sans âme des chaînes d'hôtel modernes, on entend tinter et s'égrener cloches et carillons des églises de la cité. Au fait, après avoir noté la rue où je m'étais garé en arrivant, cherché le centre historique et une terrasse de café au soleil, suivi le parcours touristique jusqu'au jardin des plantes, j'ai filé vers la voiture et l'hôtel, avec seulement une brève incursion alimentaire dans le petit commerce. J'aurais bien apprécié pourtant la lecture des nouvelles après mon casse-croûte solitaire... Je redescends au rez-de-chaussée, dans la partie bar où j'ai aperçu au passage un téléviseur en batterie. C'est l'heure des informations régionales, mais des nouvelles nationales y trouvent aussi leur écho. Je m'assieds à une table en retrait, en prenant garde de ne toucher à rien. Je suis encore épanoui par un reportage très sympathique sur une expérience de réseau solidaire de distribution de produits locaux dont les acteurs expriment leur foi sur les changements de mentalités et comportements induits par la pandémie : la santé, le partage et l'environnement plutôt que la surconsommation, l'entraide au lieu de la concurrence, quand tombe un message officiel... D'une estrade pavoisée, sous les ors de l'Élysée, le chef de l'État annonce la mise en œuvre imminente du prochain confinement général. Je dois être de retour à mon domicile dimanche soir au plus tard!

C'est attablé dans ma chambre, aux prises avec un croustillant casse-croûte à l'andouille de Vire, que je dresse mon plan de bataille... enfin mon plan de retraite. Une dernière gorgée de cidre pour pousser le camembert et au lit! Demain matin, départ à la première heure pour le laboratoire de tests, puis rapides visites familiales si je suis négatif. Et dimanche, le retour vers la région parisienne, les files d'attente aux péages, les bretelles encombrées, et une foule d'automobilistes pressés de rentrer et... de remettre le "nouveau monde" à un horizon qu'un humoriste avait déjà défini comme forcément lointainissime, telle une ligne qui s'éloignerait à mesure qu'on s'en approche. Aura-t-on jamais assez de bitume, d'espace, d'essence, de fuel, de batteries au lithium, d'hydrogène, d'acier et de métaux rares pour permettre à chacun de se déplacer seul à 180km/h au volant d'un puissant et pesant SUV, conduit à coups d'accélérateur et à coups de freins, sans aucune autre anticipation que de laisser sur place et d'humilier le conducteur du véhicule précédent? À coup sûr la République des Lumières n'est pas au bout de ce chemin!

TERRITOIRE PERDU DE LA RÉPUBLIQUE. Le non-respect des dispositions du code de la route exposerait le contrevenant à des sanctions de divers niveaux selon la gravité de l'infraction, allant du rappel à l'ordre à l'amende ou à la peine de prison. ♦ Où, en France, et ailleurs que sur la route, un tel non-respect voire un tel mépris des règles, de telles incivilités causent-ils en une année plus de trois mille morts et plus de soixante-dix mille blessés tout en restant si bien tolérés par la société? Et si largement popularisés par de flatteuses publicités! À l'époque des innovations techniques et autres voitures intelligentes, on se targue d'un progrès de 1% dans le nombre



Publicité pour une application numérique permettant de localiser les radars routiers pour éviter l'amende

de victimes d'une année à l'autre... alors que la mortalité routière s'accroît dans les milieux urbains où la circulation est pourtant la plus strictement réglementée! Déjà en proie à l'appréhension du parcours du surlendemain, je tourne et me retourne dans mon lit sans trouver un sommeil paisible.

Faut-il incriminer sur l'asphalte aussi un virus roulogène capable de muter tous les ans à l'occasion du vaste cluster* du salon de l'automobile?

VIRUS. Un virus est une particule microscopique infectieuse qui ne peut se répliquer qu'en pénétrant dans une cellule et en utilisant sa machinerie cellulaire. ♦ Parmi les virus de l'homme, certains se sont à tel point adaptés à leur hôte qu'ils peuvent se multiplier à l'intérieur de lui sans lui être fatal. Cela augmente leur durée de vie et accroît leurs chances de proliférer. Ce serait – énonce l'expert invité – le cas du *celeritatevirus* qui se transmettrait à partir de la cellule de conduite automobile directement du tachymètre au cerveau du conducteur par l'organe de la vue, à partir d'une certaine concentration de l'individu sur le mécanisme infecté. L'image du *celeritatevirus* apparaît sur le petit écran. J'ai le sentiment que la monstruosité microscopique me fixe déjà comme une proie avec des yeux blafards à l'extrémité de ses trois trompes blêmes! Je le distingue qui se ramasse pour bondir depuis le tachymètre jusqu'à mes fonds d'yeux! Il grésille de jouissance comme un réveille-matin! Sept heures! J'ouvre les yeux, couvert de sueur. Je me lève en frissonnant et me dirige d'un pas flottant vers le coin toilette, la tête encore brouillée des insomnies et des frayeurs de la nuit.



VOLTE-FACE. (Réf. ortho. *volteface*) n.f.inv. (Réf. ortho. nom féminin) (it. *voltafaccia*, de *voltare*, tourner, et *faccia*, visage) Mouvement par lequel on se retourne du côté opposé à celui qu'on regardait: *Faire volte-face*. Brusque changement d'opinion, de manière d'agir. ♦ Au sortir de l'alcôve, la jeune femme en habit transparent de cosmonaute, qui vient de m'explorer les fosses nasales, me prie de me repasser les mains au gel viruscide, et d'avoir une belle journée. À 9h30, le jour commence là où mon séjour s'achève: je recevrai dans 24 à 48 heures – c'est-à-dire lundi soir au plus tôt – le résultat du test par internet. D'ici-là, aucune visite familiale! Je pourrais en effet tout à fait transmettre le virus, alors que je n'éprouve aucun symptôme d'infection. Au contraire, en l'absence de troubles ressentis, le mieux serait d'effectuer sans tarder le voyage retour pour m'isoler à mon domicile dans l'attente des résultats. Le plein d'essence refait, mes visites annulées par téléphone, je me console en espérant, ce samedi, un trafic moins chargé qu'à la fin du week-end dont de nombreux candidats au reconfinement vont être tentés de profiter jusqu'au dernier moment, quitte à "taper dans la mécanique" pour revenir dans les temps. Mon objectif, pour l'immédiat, c'est d'abord de parvenir en vie jusqu'à mes pantoufles de confiné. D'ailleurs c'est uniquement à cette condition que je pourrai tirer profit de mon test de ce matin, l'unique acquis – rappelons-le – de mes deux journées de voyage passées au volant. Retrouverai-je, comme à l'aller, en cette fin d'automne, un trafic assagi, au moins à l'écart des centres urbains? Comme l'impression, hors saison de grands départs ou d'afflux touristique, de rencontrer principalement des usagers réguliers empruntant le bitume pour des raisons routinières peu enivrantes. Un train régulier conforme à la vitesse autorisée, des distances de sécurité respectées, une gestion prudente et prévisible du déplacement

automobile susceptibles de me réconcilier avec l'homo-autocinetum et la conduite automobile, enfin redevenue un prolongement mécanique de la jambe humaine en mouvement et non d'un autre organe encore trop souvent gonflé de prétention que je ne citerai pas ici!

§



* Désolé, entre le T et le V, je ne peux plus rien pour vous. (NDLA)

UN CORPS QUI BAT NON LOIN DES BOMBES



KOLWEZI. v. du Zaïre, dans le Shaba; 80.000 h. Centre minier (cuivre, cobalt). En 1978, les troupes aéroportées françaises ont libéré la ville investie par des rebelles appuyés par l'Angola. ♦ Les quatre musiciens s'installent tranquillement. Aboubacar et Bangoura aux djembés, Balla à la sanza, Danaye au balafon. Zaïrois, la «génération Mobutu» née dans les années incertaines de la Françafrique et la pantalonnade de Kolwezi. Enfance sous les bombes. Son vrai nom, au «père de la nation»: Mobutu (Tu es poussière) Sese Seko (La Terre éternelle) Nkuku Ngbendu (Le piment vert) wa za Banga (Le feu brûle à l'occident)! Danaye éclate de rire en m'expliquant ça, «Et toi, ton nom, ça veut dire quoi?» «Ça veut dire, tu peux venir quand tu veux, entrer et t'asseoir...» Il me prend les mains.

LABANOTATION. n.f. Système de notation chorégraphique élaboré par Rudolf von Laban. ♦ Les danseurs balancent, torse nu, ils frappent du pied, martèlent le sol avec une violence qui bientôt déferle et emporte leurs bras dans des arabesques insaisissables. La voix de Danaye: «S'il vous plaît, les amis, respectez la labanotation!» Éclat de rire général, ils sont pliés. «C'est quoi, ça?», je demande. Un petit truc qu'il a balancé un jour à une journaliste condescendante qui le questionnait sur les «pulsions primales» (sic) dans la danse africaine. Cette petite conne ne connaissait pas von Laban, ça lui a cloué le bec...

LACIS. n.m. (de *lacer*). Réseau de fils, de vaisseaux, de routes, etc., entrelacés. *Un lacis de fils de fer. Un lacis veineux.* ♦ Le souffle du rythme a pris la scène, profond comme le lointain, puissant comme le grand fleuve. Les corps entrelacent leurs trajectoires avec une précision minutieuse. Un lacis sensuel d'émotions, de frôlements, juste la caresse de l'air déplacé.

LADY. n.f. (mot angl.) [pl. *lady*s ou *ladies*] Femme de haut rang en Angleterre. ♦ Et Werewere surgit dans sa jupe à grosses fleurs rouges. Un éclair. Genoux fléchis, dos en avant, une danse furieu-

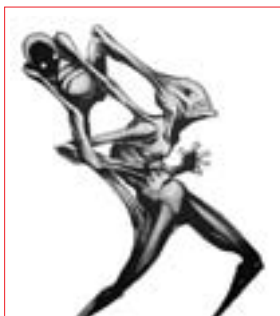
se qui part des hanches pour exploser vers le haut du buste. La main qui palpète, les bras agités de soubresauts, précipités vertigineux vers le sol, sursauts des épaules, nattes folles qui s'entrechoquent. Charnelle. Possédée, d'une plénitude comme jamais je... Son surnom, elle le doit à la distinction qui émane d'elle, à la fierté superbe de son corps. Le premier jour elle me dit: «S'il te plaît, m'appelle pas Lady. Pas toi.» «Comment alors... Were?» L'aveu qui me foudroie: «Pas besoin de m'appeler. Je viens».

LAIID, E. adj. 1. Dont l'aspect heurte le sens esthétique, l'idée que l'on a du beau. *Laid comme un pou.* ♦ Were, une tornade dans ma vie. Tout, tout de suite, On a si peu de temps à être ensemble... Son regard était déjà une braise, son corps un continent. Un feu furieux, un ouragan, quelque chose qui vous embrase et jamais ne vous lâche... Un matin, comme j'allais l'embrasser sur le pas de la porte, elle secoua la tête, posa le doigt en travers de mes lèvres. Elle murmura: «On s'est juré qu'entre nous il n'y aurait jamais rien de laid». Je savais, je ne la verrais plus. «Je te le dis en bambara : Hakè to ! [Pardon !]»

LAINE. n.f. (lat. *lana*). 2. Vêtement de laine tissé et tricoté; lainage. *Mettre une laine, une petite laine.* ♦ Quinze ans plus tard, je tombe sur Danaye dans un rade de banlieue. Il a ouvert un bar, ne fait plus de musique que pour le plaisir et les amis. Dans la MJC voisine, on accueille des spectacles mais... «Comment dire? Tout ça est de l'histoire ancienne, je n'ai plus l'âge...» Il a pris quelques rides, mais comme nous tous. Il est devenu frileux, il porte une petite laine, je pose la main sur son épaule: «Tu sais, on a tous vieilli». Il demande «Et... Ni kanuya [l'amour]?», il sourit. «Danaye, je... (un silence), Je t'en prie, comment elle va?» Il ne répond pas. Puis: «Tu te souviens des quelques mots de bambara qu'elle t'avait appris?» Il se penche vers moi. Me souffle tout bas à l'oreille: «A sava». Un silence. Sava. Morte...



LA CHAMBRE DE BETTY



J'ARRIVE au monde et je sais comment égorger les moutons. Je connais le rite. Le feu de charbon crépite dans mes gènes. L'odeur des oignons a cheminé dans la veine ombilicale. À la section du cordon, j'ai vu les rognons, le foie, c'était trop beau, c'était trop BEAU.

Je garde cette merveille dans les yeux. Je suis né avec. C'est là que ma vie a commencé.

L'infirmière est assise sur une chaise. Elle rêve. Puis elle s'en va. Ma mère me regarde. Un rayon de soleil se promène sur sa joue. Je regarde le rayon de soleil. Je regarde la peau de ma mère. J'observe secrètement son sein gauche. Je sais qu'il est à moi. Je me demande s'il est vrai.

Je m'appelle Mustapha. Et, par pure politesse, monsieur N'Diaye. J'ouvre et je ferme les fenêtres. On me nomme le pauvre crétin parce que je perds chaque semaine – une à deux fois – le trousseau de clefs. Les secrétaires de l'hôpital psychiatrique où je travaille m'aiment bien. Elles disent que je suis un CHIC type. En réalité, elles ont pitié de moi.

À part ça, pas grand-chose. Les malades mentaux s'imaginent des tas de trucs sur moi. Le plus fidèle, Henry M., cinquante ans de maison, pense que je veux l'égorger. Il me surveille, muni de jumelles. La maladie, ça pousse à la paranoïa. Croire que je puisse égorger quelqu'un d'autre qu'un mouton, un coq ou un poulet, me semble fou.



DIFFICILE à dire mais je hais tous les pensionnaires de l'H.P. Leurs crises d'angoisse m'angoissent. Je l'ai dit, je n'en ÉGORGERAI aucun, mais j'ai envie de leur passer le rasoir sous la gorge, d'arracher leurs ongles.



Mais il y a Betty. Elle me fait perdre les pédales. Elle dessine des portraits d'Indiens du Népal sur les carreaux des fenêtres. Elle parle le hindi d'une langueur monotone. Betty, c'est ce même rayon de soleil que celui qui a traversé le visage de ma mère à ma naissance. Elle me rend dingue, dingue, dingue, avec tous ses bracelets. Je n'ai jamais réussi à l'intéresser. Ce qui compte pour elle se résume ainsi : avaler ses médocs sans s'étouffer.

Je lui glisse au fond de ses charentaises des mots qu'elle ne lit pas. Je m'arrange pour m'attarder devant la FENÊTRE de sa chambre, prétextant une mauvaise fermeture. Betty couine. Elle a pris l'habitude

d'un monde clos. C'est toujours comme ça. J'ai envie de faire autre chose, poser un oiseau sur sa table de nuit, par exemple. Et que cet oiseau chante "L'aigle noir", et que Betty tournoie de mille feux.

Je sature. Je me dis qu'il n'y a plus rien à tenter, que mes efforts représentent trop d'efforts, qu'il ne me reste qu'à capituler. Atroce. Pourtant je continue. Mais je ne parviens qu'à GRIMACER. Je la vois ricaner, ce qui a le don de m'irriter. Je sais bien qu'elle est capable de plonger dans le plus complet des fous rires qu'elle seule comprend. HIER elle a jeté un crachat sur ma veste en tweed bleu marine. Ce serait – d'après le docteur Madre, psychiatre et spécialiste des maladies tropicales – une invitation à l'amour. Moi je crois qu'elle me cherche des noises.



Au réfectoire, elle s'entête à tordre les fourchettes. Elle agace les sardines, épuise le personnel. La plupart du temps, elle descend nue en poussant de longs hurlements. Elle se sent envahie par des dunes de sable qui progressent avec lenteur dans ses yeux, ses narines et sa bouche. J'ai acheté un chien noir pour essayer de la calmer. Il me suffit, vers dix heures du matin, après le petit-déjeuner, de le récupérer là où je le cache: mon vestiaire attitré. Betty s'appuie contre le chien noir, descend ses caresses de sa gueule à ses pattes, et le soulève.

Dès onze heures du matin, elle se met à faire des sauts de chat sur son lit. Elle me couvre de mousse à raser Williams (barbes difficiles), avant de me raser. Elle me noue ma cravate. LUNDI elle doit passer un examen consistant à mesurer les limites de sa démence – que je ne souhaite pas aussi vertigineuses qu'un bond de grenouille hystérique.

MARDI l'assistante sociale – située au quatrième étage – veut la voir, car Betty a découpé sa carte vitale, son passeport, et m'a donné les photos, Elle a insisté, ai-je dit à cette charmante madame Sire, d'une tolérance inouïe. MERCREDI, son ami Félix lui rend visite avec la PERMISSION de l'em-mener au zoo adjacent. Le médecin chef de service n'autorise pas Betty à sortir plus loin qu'un RAYON de douze, voire treize kilomètres, Avec toute mon indulgence, précisez-t-il.

SOUPIRS. Ses ordres font un tabac. Pas de protestations. On s'aligne, sourit d'un air satisfait. Les ricanements de ce sale mec mourront d'une crise cardiaque. Samedi il part en congés. Huit jours. VOILÀ une raison de revêtir le meilleur costume et la plus belle cravate.



Notre ZORRO, c'est Véro, la cantinière. Elle transforme en un tour de main les pommes de terre en purée, mais pas n'importe laquelle ; une purée divine - ou à peu près -, succulente à coup sûr. Elle prépare des plateaux pour Betty et moi afin que nous déjeunions ensemble dans le parc de l'Auvergnat, à trois pas de la porte principale de l'asile. Nous mettons la radio, fumons un ou deux joints.

Betty et moi, on ne se mariera pas. J'aurais été pourtant heureux de lui passer la bague au doigt.



dessins Shawn Coss